

l'exploitation traditionnelle de l'or

*sur la rive gauche de la Volta noire
(région de Pourra)*

Depuis une dizaine d'années, la Haute-Volta croit à la possibilité de briser les chaînes de la misère chronique par la mise en œuvre de grands projets miniers.

Il s'agit tout d'abord de l'exploitation du manganèse de Tambao, qui constitue au nord-est du pays, au nœud de frontières avec le Niger et le Mali, un gisement important de 12 000 000 de tonnes de minerai à haute teneur. Dans la même région, l'existence de calcaires à ciment accroît la rentabilité d'une opération industrielle.

Il s'agit aussi des phosphates d'Arly, de Kodjoari, d'Aloub-Djouana dans l'est du pays. Évalués à 250 000 000 de tonnes, ces gisements, exploités, devraient permettre de faire face à la demande intérieure en engrais chimiques, dans un pays où la priorité dans le développement est accordée au secteur agricole.

Mais les plus grands espoirs restent placés dans la production d'or dont des gisements appréciables existent au nord dans la région de Dori, au sud-ouest dans la région de Gaoua, et au sud dans la région de Pourra. Les gisements des deux dernières régions semblent avoir été exploités de longue date par les Africains. L'or du Lobi pour la région de Gaoua, et l'or du Gurunsi pour la région de Pourra, n'ont pas eu la renommée que d'autres provinces aurifères ouest-africaines telles que le Bambuk, le Bure, l'Ashanti (1) ont acquise dans l'historiographie arabe et coloniale.

Pourtant, certaines mines voltaïques ont connu, comme ailleurs,

une exploitation contemporaine qui aurait dû contribuer à les mieux faire connaître. En outre, sur le terrain, les vestiges divers des travaux anciens sont d'une telle importance qu'on est surpris du peu de cas fait par l'histoire à l'industrie aurifère de ces régions.

C'est un peu pour combler ce vide et, en tout cas, pour contribuer à la connaissance de cette partie de notre passé, que nous avons entrepris en 1974 une recherche sur l'exploitation traditionnelle de l'or dans la région de Pourra. Nous nous fixons pour objectif :

- de rechercher les origines de l'entrée du métal jaune dans la vie des populations de la région de Pourra ;
- d'identifier le mieux possible les orpailleurs du passé, et d'analyser l'impact de la production de l'or sur leur vie économique et sociale ;
- de reconstituer la technologie employée pour l'exploitation des mines d'or et le traitement du minerai, afin d'en tirer des propositions utiles pour l'avenir minier de la région ;
- enfin, d'essayer une quantification des productions d'or en tenant compte des fluctuations possibles liées aux circonstances historiques. En effet, la parenthèse coloniale dans l'histoire du continent africain a parfois freiné, parfois accéléré, les activités économiques traditionnelles faussant aux yeux du présent, la mesure directe qu'on peut se faire du passé.

Pour aboutir, aucune source d'informations accessible ne fut négligée. Devant le silence des sources écrites, auquel nous sommes maintenant habitués dans cette partie de l'Afrique, nous avons abondamment

mis à contribution les sources orales et les données de l'archéologie qui se révélèrent, encore une fois, être les sources privilégiées de l'histoire de l'Afrique noire.

une région productrice d'or : pourquoi ?

Les recherches géologiques de la période coloniale et celles plus récentes de la Soremi (2) établissent l'existence d'or dans la région de Pourra dans les conditions qui suivent.

Les sources orales patiemment décortiquées donnent une histoire du peuplement dont les origines semblent assez lointaines. Elles ont permis d'identifier les mineurs du passé et de faire des propositions sur les relations économiques et sociales de Pourra avant la colonisation.

Quant aux données de l'archéologie, elles attestent une exploitation des gisements aurifères avant la période coloniale. Cette industrie serait peut-être même déjà active aux temps des grands empires ouest-africains.

les raisons géologiques de la présence de l'or

La structure géologique de l'Afrique de l'Ouest comprend trois grands ensembles :

- Un socle qui est le fondement de tout le continent, constitué essentiellement de granites et de gneiss, et qui se trouve aujourd'hui presque totalement arasé.

- Trois unités d'âge précambrien (3) :

- le précambrien inférieur ou dahoméen qui se localise au Bénin

(ex Dahomey), au Togo, mais est absent en Haute-Volta;

- le précambrien moyen, bien représenté en Haute-Volta et dans les États voisins par les formations Birrimiennes (4);
- le précambrien supérieur ou Tarkwaïen, qui a les mêmes localisations que le précambrien moyen.

• Les étages du Primaire formés surtout de grès et de schistes primaires. Ils développent, du Sénégal au sud de la Haute-Volta, des chaînes de relief dont la vigueur tranche avec un paysage assez uniformément plat.

Dans cette structure, c'est dans les unités précambriennes et plus particulièrement dans les formations birrimiennes du précambrien moyen et dans le précambrien supérieur ou Tarkwaïen, que l'on rencontre l'or dans tout l'Ouest africain. Ces formations sont présentes en Haute-Volta dans l'Ouest, le Nord et l'Est du pays.

Dans ces régions, l'or semble en relation avec plusieurs venues éruptives d'âges et de compositions différents parmi lesquelles les Gabbros et les roches vertes anciennes du birrimien supérieur d'une part, et certaines dolérites (5) récentes d'autre part, tiennent une place prépondérante.

L'or ne se rencontre pas dans de vrais filons, mais dans des lentilles de quartz épaisses, disséminées dans les terrains encaissants. C'est

l'érosion qui est cause de cette situation. En effet, celle-ci, par action chimique ou mécanique, désagrège les roches superficielles, libérant lentement l'or qu'elles contiennent. Cet or ne reste pas en place, mais descend jusqu'au niveau de la roche non altérée, donnant ainsi des éluvions (6). Par ailleurs, les eaux de ruissellement entraînent les roches désagrégées et l'or qu'elles contiennent. L'ensemble de ces débris forme des dépôts au fond des rivières, donnant des alluvions. Les eaux de ruissellement peuvent entraîner très loin les alluvions aurifères. Il est donc évident que l'action de l'érosion intervient pour modifier la nature des gisements aurifères. Il en résulte en Haute-Volta les types de gisements suivants :

- les gisements magmatiques (7) qui correspondent à l'or originel profond;
- les gîtes d'imprégnation et les gîtes filoniens qui correspondent à un déplacement de l'or sous une action physicochimique;
- les gisements éluvionnaires et alluvionnaires qui se forment après un départ mécanique. Les gîtes éluvionnaires se rencontrent dans les anciennes vallées à flancs à pente très douce, tapissées d'une cuirasse latéritique et récreusées en leur milieu sur quelques mètres de profondeur. L'or se rencontre dans les quelques centimètres au-dessus de la roche non altérée. Ils sont connus

des Africains et abondamment exploités par eux depuis un temps que nous essayerons d'apprécier.

Sont également exploités par les Africains depuis longtemps les gisements alluvionnaires des grands cours d'eau de la province éburnéenne (8). C'est à ce type de gisements que s'attaquent les femmes Lobi et les orpailleurs de Poura.

Les données de l'archéologie ont montré que si les Anciens n'ignoraient pas l'or filonien et d'imprégnation, ils lui ont préféré l'or éluvionnaire ou alluvionnaire, d'accès plus facile et présentant des concentrations parfois plus riches, même si dispersées. Par contre, ils ne se sont pas attaqués à l'or magmatique très profond.

les conditions historiques et humaines de la production de l'or

Avant même que les recherches des géologues ne soient achevées, le gisement de Poura à peine reconnu a été mis en exploitation à partir de 1949 et surtout entre 1961 et 1965. L'arrêt des activités de la Société des mines de Poura en fin d'année 1965 n'a pas empêché que la production d'or reste aujourd'hui une opération jugée profitable pour le pays.

(1) Voir carte des anciennes exploitations aurifères de l'Afrique occidentale.

(2) Soremi : Société de recherches et d'exploitation minière. Constituée en 1972 pour prendre le relais de l'ancienne Société des mines de Poura (S.m.p.) qui, de 1958 à 1965, était la société exploitatrice de Poura. La Soremi n'est pas encore opérationnelle.

(3) Précambrien : Première ère de l'histoire de la Terre, dont on évalue la durée à 2 milliards 500 millions d'années.

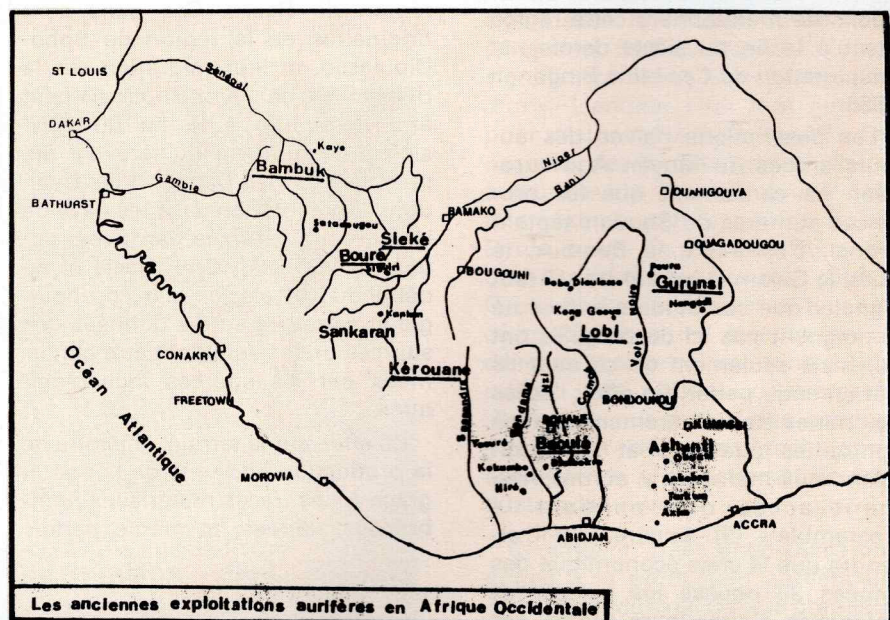
(4) Formation birrimienne : Le birrimien est une phase de l'évolution géologique de la terre. Les terrains datant de cette époque — des quartz et des schistes surtout — contiennent, en Afrique occidentale, des traces d'or plus ou moins fortes.

(5) Dolérite : roche volcanique très dure dans laquelle on taille des outils.

(6) Éluvion : produit non évacué de la décomposition sur place des roches (les éluvions se distinguent des dépôts transportés par les cours d'eau et appelés alluvions).

(7) Magmatique : roche provenant de la consolidation d'un magma (granite, basalte, lave).

(8) Province éburnéenne : expression géographique aujourd'hui peu utilisée, désignant jadis les côtes d'Afrique occidentale productrices d'ivoire.



Lobi : province aurifère. Les points indiquent les centres d'orpaillage.

Les problèmes qui se posent à la réouverture de la mine d'or de Poura : capitaux, équipements techniques, main-d'œuvre, contexte économique mondial difficile, soulèvent, avec plus d'acuité pour l'historien, le problème des conditions humaines, techniques et historiques qui furent nécessaires pour lancer l'exploitation traditionnelle.

L'exploitation de l'or a sûrement obéi à des impératifs économiques circonstanciés ou à des besoins sociologiques non moins importants. Comment déterminer ces contextes ? Sur le plan démographique, deux facteurs paraissent importants et capables par le passé d'avoir attiré une nombreuse population vers Poura : il s'agit de la fertilité de la vallée de la Volta noire, mais aussi la présence de l'or ; deux facteurs qui provoquent habituellement de fortes concentrations humaines. L'examen du peuplement actuel et l'histoire de sa mise en place montrent que la présence de l'or et de bonnes terres ont été effectivement à l'origine de déplacement de populations. On constate cependant que cela n'a pas été le « rush » vers l'or de Californie ou d'Afrique du Sud au siècle dernier. L'ampleur du mouvement migratoire semble avoir été faible et très circonscrite dans l'espace. Cela explique sans doute le faible écho fait par Poura dans les sources écrites, qui jusqu'à la fin du XIX^e siècle ignoreront tout simplement le pays Gurunsi.

Ni les Arabo-Berbères, ni les Européens ne mentionnent cette région jusqu'à la fin du siècle dernier, et l'exploration du Capitaine Binger en 1888.

Les descriptions naïves des auteurs arabes du Moyen Age européen ne concernent que les provinces aurifères du Soudan septentrional, c'est-à-dire le Bambuk, le Bure, le Galam et le Sankaran. Il faut signaler que ces auteurs arabes ne témoignent pas ici de ce qu'ils ont vu, mais seulement de ce dont ils ont entendu parler. En effet, l'accès aux mines était sévèrement protégé contre les étrangers et les Européens eux-mêmes n'y auront vraiment accès que pendant le « scramble » (9). Encore faut-il attendre que la crise économique des années 30 pousse les puissances coloniales à tirer leurs profits des gisements aurifères d'outre-mer, et

pour ce faire, à réaliser des études sur les gisements miniers. C'est à ce moment que Poura bénéficie des recherches administratives du Bureau minier de la France d'outre-mer (Bumifom). Ces recherches s'intensifient avec les besoins de guerre et donnent aussitôt lieu à une première exploitation moderne dirigée par la Compagnie française des grands travaux de l'Ouest africain, vite relayée par le Syndicat de Poura, auquel succède la Société des mines de Poura.

Au bilan des sources écrites, il paraît évident que l'histoire de l'industrie aurifère de la région de Poura ne pourra s'écrire sans l'apport des sources orales et de l'archéologie. C'est pourquoi nous avons interrogé certains membres des principaux groupes ethniques de la région, quant à leur présence sur la rive gauche de la Volta noire et les rapports qu'ils ont pu avoir avec l'exploitation traditionnelle de l'or. Ont été ainsi interrogées des familles Gurunsi, Dagari, Dyan, Bawa, Bobo-Dyula, Mossi. Il ressort des informations recueillies que, dans la plupart des cas, la maîtrise de la terre et celle des mines appartiennent aux Gurunsi tandis que la chefferie politique des villages est assumée parfois par des migrants de la dernière heure. Les sources orales sont unanimes pour désigner les Bobo-Dyula, appelés encore Sankursi par les Gurunsi, comme les spécialistes de la production et de la commercialisation de l'or dans la région de Poura. Ces gens sont originaires de la région de Bobo-Dioulasso, et leur migration sur la rive gauche de la Volta noire ne peut être antérieure à la fin du XVII^e siècle, du moment qu'ils y ont été précédés par les Dagari et les Dyan dont l'implantation dans les pays de Haute-Volta est fixée par divers auteurs à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Cette chronologie et certaines autres données des sources orales semblent être confirmées par les sources archéologiques.

En effet, sur le terrain, l'histoire de la production ancienne de l'or se lit grâce à des traces matérielles nombreuses, variées, et même parfois

impressionnantes. Puits, tranchées, tertres de rejets, par leur abondante présence, répètent de site en site les questions que l'on peut se poser sur cette vieille industrie (10).

Le travail qui nous a paru prioritaire était d'établir une carte des sites d'anciennes exploitations. Pour y aboutir, nous avons utilisé les indications d'intérêt archéologique quelquefois portées sur certaines cartes géologiques. Par les sources orales, nous avons différencié les sites de mines des sites de campement de mineurs. La photographie aérienne, enfin, a permis des restitutions de qualité remarquable, même si celle-ci peut encore être améliorée. De la localisation générale au comptage précis de puits, la photographie aérienne réalisée à basse altitude et à la fin de la saison sèche, peut constituer la base primordiale de la cartographie des sites de mines.

En effet, en saison sèche avancée, lorsque les feux de brousse ou le piétinement des animaux en divagation ont détruit ou couché les hautes herbes, les zones d'anciennes exploitations d'or deviennent plus repérables et présentent des paysages où l'aspect dominant est l'extrême bouleversement du sol. Ici, dans une vallée cuirassée de latérite rouge, on a des milliers de puits verticaux aux ouvertures marquées par des arbres sauvages comme à Zani. Ailleurs, des tranchées d'exploitation à ciel ouvert, d'impressionnants tertres de rejets dans les intervalles des puits, sont les vestiges d'une fiévreuse recherche du métal jaune. Le site de Ziguitio en est une illustration exemplaire (11). Ailleurs encore, le temps a fait son œuvre, comblant jusqu'au niveau du sol actuel les anciennes excavations. Puis la végétation naturelle a profité de ces terres remuées qui conservent donc plus l'humidité, pour se développer. Alors, seuls des initiés peuvent discerner, dans le paysage, le passage de l'homme et les témoins d'une activité minière. Ce genre de sites est présenté par la tradition orale comme faisant partie des zones les plus anciennement exploitées comme à Nabou (11).

Nous avons choisi d'opérer des sondages archéologiques guidés par les critères suivants :

- l'importance de la surface exploitée ;

(9) Scramble : le partage de l'Afrique (1885-1890).

(10) Voir carte de la zone aurifère de Poura.

(11) Cf. photo.

- une impérieuse invitation de la tradition orale, accordant une plus grande ancienneté au site;
- des vestiges apparents au sol et peu communs, tels les courts (cyprea moneta) de Logofiela;
- la nécessité de fouiller tant en sites de mines qu'en sites de campement de mineurs.

Les sites ainsi retenus furent sondés à des degrés divers, sans livrer un abondant matériel, contraire-

ment à nos espoirs. Ce matériel comprenait cependant des fossiles directs importants, tels les fragments de pipe en terre cuite et divers objets autorisant des comparatismes ethnologiques aboutissant à désigner le groupe des mineurs.

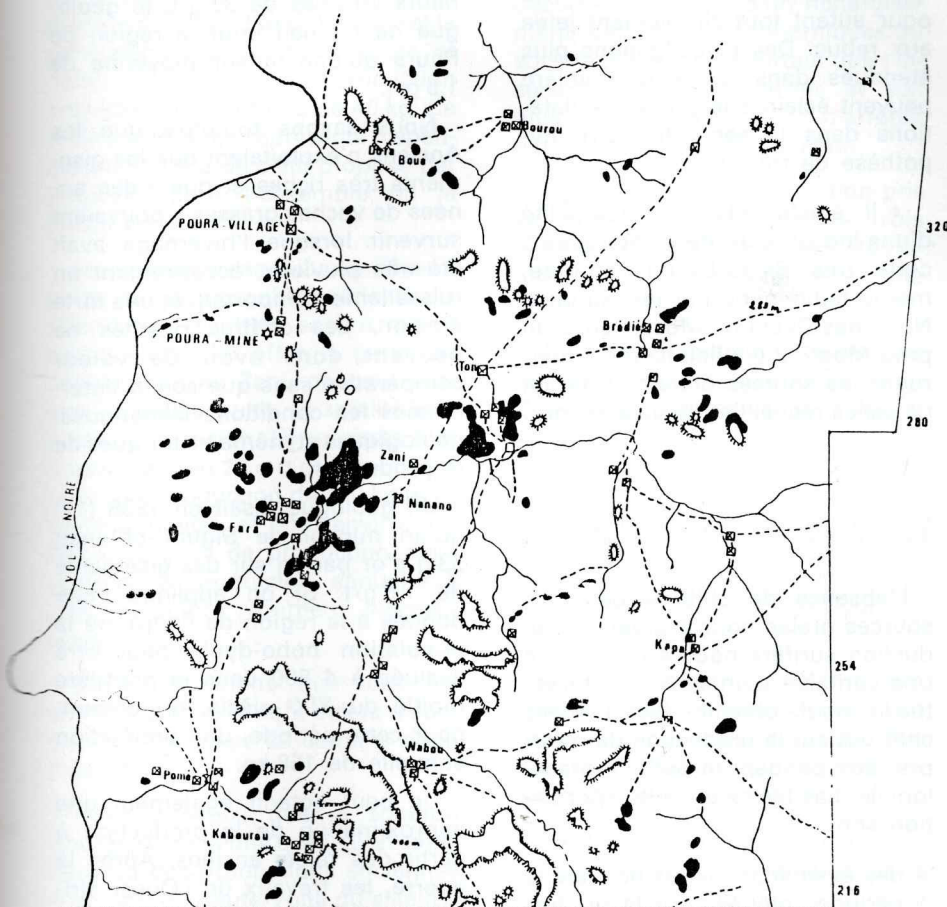
quelques conclusions de cette recherche

Dans l'état actuel des recherches sur la rive gauche de la Volta noire, des incertitudes demeurent, affectant certaines des réponses à fournir aux questions de départ. Il faut l'avouer ici, certaines conclusions restent hypothétiques. Cependant, des constructions élaborées à partir de la somme des informations recueillies méritent quelque attention.

l'identification des mineurs du passé

L'un des résultats importants de nos investigations est la connaissance plus profonde que nous avons maintenant des Bobo-Dyula de la rive gauche de la Volta noire. Ces artisans-commerçants venus de la rive droite se sont si bien intégrés dans le groupe préexistant des Gurunsi qu'ils ont dans quelques cas perdu leur langue d'origine ou ont vu celle-ci s'altérer profondément aux contacts des Gurunsi. Ces derniers ont toujours désigné les Bobo-Dyula sous le vocable de Sankura (singulier), Sankursi (pluriel), ce qui signifie littéralement « les creuseurs d'or ». L'emploi d'un mot gurunsi pour désigner les Bobo-Dyula a fini par créer des confusions et plusieurs auteurs avant nous, et à une date très récente ont rangé les Bobo-Dyula parmi la fraction Nuna du groupe ethnique Gurunsi, Bobo-Dyula ou Sankursi. C'est en tout cas ce groupe que les sources orales désignent comme les mineurs du passé. Ces artisans-commerçants seraient venus sur la rive gauche, possédant déjà des techniques avancées de prospection et de production de l'or.

Cependant, si les Bobo-Dyula ont donné à la production aurifère un caractère industriel dans la première moitié du XIX^e siècle, il convient de nuancer l'affirmation concernant



Zone aurifère de Poura d'après une mosaïque photo (I.G.N. 1950). Les taches : zone de puits. Les carrés : agglomérations. Pointillés : les pistes. Ci-dessous : Site de Ziguilio (Poura). Sur plusieurs hectares, des milliers de puits ont transformé le sol en écumoire.



leur monopole absolu dans la production ancienne d'or. Il est de plus en plus probable qu'avant la période bobo-dyula, des Dyula, des Mossi, ou des Gurunsi aient pu reconnaître des mines d'or et procédé déjà à leur exploitation. La façon dont ce monopole est aujourd'hui brisé par des mineurs d'origines ethniques différentes, permet de penser que jadis l'exclusivité des Bobo-Dyula ne fut pas absolue.

origine de l'exploitation de l'or

Les sources orales présentent une histoire du peuplement de la région de Poura, qui situe l'arrivée des Bobo-Dyula à une date qui ne peut être antérieure à la fin du XVIII^e siècle. En effet, les Bobo-Dyula auraient été précédés par la fraction Nuna de l'ethnie Gurunsi, et par des Dagari et des Dyan. Or, les deux derniers peuples sont remontés du Ghana actuel vers la moyenne vallée de la Volta noire à la fin du XVIII^e siècle.

Cette chronologie est celle obtenue par plusieurs auteurs dont Labouret, Savonnet, Hébert (12), qui se sont appuyés essentiellement sur les traditions d'origine des villages du pays Lobi-Dagari et sur les généalogies.

Les données de l'archéologie semblent confirmer cette chronologie basée sur les sources orales. En effet, sept échantillons de charbon de bois prélevés dans d'anciens puits d'or et soumis à la datation au carbone 14 ont donné des dates se situant entre la fin du XVII^e siècle et la fin du XIX^e siècle pour six d'entre eux. Un seul propose 1493 $\pm$ 110 après J.-C. (13). Tout en ne perdant pas de vue la faible signification d'un échantillonnage si restreint, nous pouvons cependant dire qu'il y a de fortes probabilités pour que la production d'or concernant les zones fouillées se situe entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle. On constate alors une correspondance entre l'arrivée des Bobo-Dyula et la production aurifère.

Bien sûr, cela laisse perplexé lorsqu'on sait que parmi les hypothèses de travail, nous pensions que l'or de Poura a pu participer beaucoup plus tôt au commerce caravanier transsaharien aux temps des grands em-

pires ouest-africains. Il reste que nous n'écarterons pas totalement cette hypothèse, compte tenu des éléments suivants :

- Il y a d'abord cette datation 1493 $\pm$ 110 après J.-C. qui quoiqu'aujourd'hui isolée ne peut être pour autant tout simplement jetée aux rebus. Des investigations plus étendues dans la région minière peuvent éclaircir le point des datations dans le sens de notre hypothèse de travail.

- Il existe aussi la possibilité d'une industrie aurifère antérieure à celle des Bobo-Dyula, animée, même faiblement, par les Gurunsi-Nuni, des Dyula ou Mossi venus du pays Mossi. Il y a lieu ici de réinterroger les sources orales en amont de celles recueillies jusqu'à ce jour.

La quantification de la production

L'absence de chiffres dans les sources orales pour évaluer la production aurifère nous a contraint à une véritable gymnastique intellectuelle pour obtenir des données chiffrées sur la production du métal précieux pendant la période précoloniale. Les bases de cette spéculation sont :

- des évaluations faites pendant la période coloniale sur la production contemporaine et concernant des zones aurifères aux caractéristiques géologiques et aux teneurs en or comparables à celles de la région de Poura ;
- les vestiges matériels de la production ancienne, en particulier le cubage des tertres de rejets, et le comptage des puits anciens ;
- la population des mineurs dont le nombre est un facteur déterminant. En effet, J. Meniaud (14) évaluait en 1912, à 250-300 kg par an, la production d'or du Lobi voisin. Mais l'auteur s'appuyait sur des gisements à teneurs exceptionnelles de 50 g/t.

H. Labouret (15) à la même époque, après des expériences qui ont situé la teneur moyenne des terres lavées par les orpailleuses entre 1,5 g/t et 2,6 g/t, concluait à une production annuelle de 52 kg pour tout le Lobi.

Le géologue français J. Sagatzky (16) ne retenait en 1954 qu'une production annuelle de 26,791 kg pour toute la Haute-Volta, c'est-à-dire le pays Lobi plus la rive gauche de la Volta noire. Si les expériences par battées révèlent parfois des teneurs voisines de 30 g/t, le géologue ne retenait pour la région de Poura qu'une teneur moyenne de 1,5 g/t.

Nous savons toutefois que les Anciens n'exploitaient que les gisements très riches et que « des années de vaches grasses » pouvaient survenir lorsque l'hivernage avait été très pluvieux, occasionnant un ruissellement important et une forte érosion. Les chiffres précités ne peuvent donc avoir de valeur comparative sans que soient déterminées les conditions climatiques, géologiques et même historiques de la production.

Un géologue disait en 1938 (17) qu'un mineur de Siguiri obtenait 33 g d'or par an sur des gisements de 1,5 g/t. Si on applique cette donnée à la région de Poura, où la population bobo-dyula peut être évaluée à 4 800 dans la première moitié du XIX^e siècle, on obtient, pour cette période, une production annuelle de 158 kg.

On peut obtenir également une approximation de la production à partir des rejets anciens. Après la guerre, les travaux de l'Ouest africain ont tiré 151 kg d'or de 320 000 t de rejets anciens. Cet or correspond à une perte d'environ 20 % due aux

(12) Hébert J. : *Les Dagara, Curs Ouagadougou*, 1968, 49 pages. Labouret H. : *Les tribus du rameau Lobi*, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, Paris, 1931, 507 pages. Savonnet G. : *Quelques notes sur l'histoire des Dyan*, Bull. Ifan, t. 37, série B, n° 3, Dakar 1975, p. 619 à 645.

(13) Les datations ont été faites en 1980 par le laboratoire de C 14 de l'Ifan de Dakar, et par le Laboratoire de faibles radioactivités de Gif-sur-Yvette en France.

(14) Meniaud J. : *Géographie économique du Haut-Sénégal-Niger*, Paris, Larose, 1912, p. 198.

(15) Labouret H. : *Les tribus du rameau Lobi*, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, Paris, 1931, p. 76-77.

(16) Sagatzky J. : *La géologie et les ressources minières de la Haute-Volta méridionale*, Bull. Service des mines, A.o.f., n° 13, Dakar 1954, p. 179.

(17) D.M. : *Siguiri et les placeurs d'or*, Bull. d'information et de renseignement du gouvernement général de l'A.o.f., n° 198, 1938, p. 277-279.

(18) Djihad : effort de toute nature, militaire ou pacifique pour répandre l'Islam.

(19) C'est en 1896 qu'Hamaria, chef de la résistance Gurunsi, fait appel à la colonne Voulet et Chanoine qui venait de conquérir le Mossi. Les Français refoulent les Zerma vers la Ghana actuel.

techniques rudimentaires utilisées par les anciens mineurs. Cela veut dire que les anciens mineurs ont tiré pour leur compte 80 % de l'or des 320 000 t de rejets, soit 604 kg.

En évaluant l'ensemble des rejets de la région de Poura, on obtient environ 6 040 kg d'or représentant la production d'environ un siècle et demi. Ce qui ramène la production annuelle aux alentours de 40 kg. Ce chiffre très bon représente cependant le double de celui proposé par Sagatzky pour l'ensemble de la Haute-Volta.

Le comptage des puits aurifères à partir de photographies aériennes a donné des résultats encore moins satisfaisants. En effet, à partir de l'échantillon de Zani, on peut évaluer à 20 000 puits, la totalité des puits de la région. Or un puits d'or donne environ 20 g d'or. On obtient ainsi une production de 400 kg pour toute la région, et pour environ un siècle et demi de production. Cela ramène la production annuelle à 2,66 kg, chiffre vraiment inacceptable.

Nous convenons que tous les chiffres proposés sont sujets à caution, en l'absence de certains paramètres.

Nous pensons que la solution pour parvenir à une évaluation satisfaisante des productions anciennes d'or, tant en Haute-Volta qu'ailleurs, reste entre les mains des géologues qui peuvent cuber d'une façon assez précise les rejets, évaluer les terres sorties des puits, tranchées et galeries, déterminer les teneurs des différents gisements, et à partir de toutes ces données, proposer un chiffre global de production régionale. L'historien pourra alors intervenir pour préciser la chronologie de cette production et voir comment l'étaler dans le temps.

En tout état de cause, et dans la limite des données actuelles, on peut raisonnablement fixer à un minimum de 5 kg et un maximum de 50 kg, la production annuelle d'or de la région de Poura pendant la période précoloniale.

L'évolution de la production

On ne saurait concevoir la production minière traditionnelle comme

ayant été une activité permanente, continue, et en progrès constant. C'était d'abord une activité saisonnière de même que certaines autres formes d'artisanat. Elle a pu être une activité sporadique liée à des circonstances particulières, telles la découverte fortuite d'un riche gisement, des besoins économiques ou sociologiques. Il est certain que l'insécurité liée aux guerres et aux invasions freinait, si elle n'arrêtait pas totalement la production.

Tous les facteurs d'évolution pris en compte, il se dégage trois grandes périodes dans l'activité minière sur la rive gauche de la Volta noire.

Il y eût probablement une période de production d'avant les Bobo-Dyula. Les arguments pour étayer son existence sont encore insuffisants, mais non inexistant. Cette première période voit l'entrée du métal jaune dans la vie des communautés de la rive gauche constituées alors de Gurunsi-Nuna, et de migrants venus de l'Est : des Dyula ou des Mossi.

La seconde période qu'on peut appeler « Période Bobo-Dyula » voit l'arrivée de nouveaux migrants : Dagari, Dyan, Bobo-Dyula, Bwawa venus du Sud ou de l'Ouest.

Les Bobo-Dyula prennent en main l'organisation de l'exploitation et de la commercialisation de l'or. C'est la grande période de production que l'on peut situer dans la première moitié du XIX^e siècle.

En effet, à partir de 1850, les deux rives de la Volta noire connaissent des événements qui entraînent l'arrêt de la production d'or.

Il s'agit d'abord des expéditions des conquérants Watara originaires de Kong, à partir de leurs principautés de Bobo-Dioulasso et de Loto.

Au même moment, la naissance de l'État musulman de Wababou créé par Mamadou Karantao provoque une ferveur religieuse qui permet au Marabout de rassembler des guerriers de groupes ethniques différents qu'il lance dans la « guerre sainte » contre les villages de la région. Des Bobo-Dyula, des Bwaba, des Gurunsi, des Dyan, des Mossi, franchirent le fleuve, soit pour se rendre au « Djihad » (18), soit pour secourir des alliés repoussant la

conversion forcée et la réduction en esclavage.

C'est également au milieu du XIX^e siècle que des aventuriers Zerma remontant du nord Ghana actuel mettent le pays Gurunsi à feu et à sang dans le seul souci de pillage.

En réalité, les deux rives de la Volta resteront en convulsion jusqu'à la fin du siècle qui voit l'intervention des Français (19).

Lorsque la paix revint sous l'administration française, une certaine activité minière reprit. C'est la troisième période. Les Bobo-Dyula perdent leur rôle prédominant dans la production et la ventilation de l'or. D'ailleurs les Africains se désintéressent des mines et s'expatrient vers la côte pour gagner plus rapidement de l'argent dans les plantations.

pour conclure

Ces quelques pages ne rendent pas tout à fait compte de nos connaissances actuelles sur l'exploitation traditionnelle de l'or sur la rive gauche de la Volta noire. Elles ne rendent surtout pas compte de l'importance de l'exploitation ancienne d'or en Haute-Volta, où chaque campagne de prospection archéologique apporte des éléments nouveaux de localisation. De nombreuses autres monographies du genre de celle faite sur Poura sont possibles sur le Nord du pays Gurunsi, sur le Bwamu et sur le pays Lobi.

L'étude faite à Poura montre que les mines d'or peuvent être rendues aux Voltaïques par :

- l'éducation d'une nouvelle race de mineurs qui accepte le travail d'équipe et dépasse le stade de la production familiale ;
- la recherche de gisements peu profonds et faciles à alimenter en eau ;
- la construction d'un outillage peu complexe, mais de bon rendement, permettant le fonçage des puits, le broyage fin des quartz, le lavage sans grande déperdition. La nature même des gisements semble commander ce mode d'exploitation.

Jean-Baptiste KIETHEGA,
Université de Ouagadougou,
Haute-Volta.